

je n'aurais pas d'autre besoin que mes appétits matériels.

Mme Raymond. — Et c'est là un grand malheur ! monsieur Fernand, je devrais presque dire un crime, car l'on doit vivre autrement que par le corps et par les sens... ; on doit vivre aussi par l'âme et par l'intelligence.

(Ici je m'aperçus que depuis quelques instans Albine prenait un intérêt croissant à cet entretien ; deux ou trois fois je la vis tressaillir et rougir, comme si elle eût cherché et trouvé certaines allusions applicables à sa position personnelle.)

Moi. — Franchement, mon cher Jean, je ne te crois pas sérieux lorsque tu me dis, par exemple, que c'est un devoir pour moi de tâcher que *Gros-Pierre*, mon valet de charrette, soit sensible à la musique, à la peinture, à la poésie.

Jean Raymond. — Pourquoi non ?

Moi. — Parce que c'est tout bonnement impossible...

Charpentier. — Impossible ; non, monsieur Duplessis ; j'ai fait les campagnes d'Allemagne... dans l'armée de Condé (ajouta Charpentier en rappelant son rôle de marquis en présence de ma femme), et j'ai cent fois vu les laboureurs allemands dans leurs villages, le soir, après les travaux des champs, faire d'excellente musique et chanter en chœur aussi bien qu'à l'Opéra.

Mme Raymond. — Voyons, monsieur Fernand, ne trouvez-vous pas que, pour les gens de campagne, c'est là une douce et salutaire distraction après les rudes travaux du jour ?

Charpentier. — Cela ne vaut-il pas mieux que d'aller bêtement au cabaret jouer aux quilles ou au bouchon ?

Moi. — Passe pour cela... D'ailleurs, les Allemands ont le génie musical.

Albine, timidement. — Peut-être parce qu'il est cultivé, développé dès l'enfance...

Mme Raymond. — Mme Duplessis a parfaitement raison... J'ai vu des écoles d'enfants auxquels on apprenait à chanter, ils acquerraient une justesse d'intonation et une finesse d'oreille incroyables.

Moi. — Oh ! madame, quant à cela, je suis complètement de votre avis ; mais vous serez du mien, je l'espère, lorsque je soutiendrai qu'il est insensé de vouloir que *Gros-Pierre* soit sensible à la poésie, à la peinture...

Jean Raymond. — Mon cher Fernand, faisons venir *Gros-Pierre*, lisons-lui *Peau-d'Ane*, la *Barbe-Bleu* ou le *Petit-Poucet*... Je gage qu'il est tout oreilles...

Moi. — Des *Contes de la Mère l'Oie* ! La belle poésie que voilà ! Ce sont, en effet, des classiques dignes de M. *Gros-Pierre*. Il faut y joindre la haute astronomie de *Mathieu Lœnsberg* et la sublime philosophie de *Nostradamus*.

Jean Raymond. — Eh ! qu'importe, méchant railleur ! le germe de la jouissance intellectuelle ne s'en trouve pas moins chez le pauvre *Gros-Pierre*, puisqu'il prend plaisir à ces contes naïfs, absurdes, si tu veux ? Mais développe cette intelligence par une éducation suffisante, et un jour *Gros-Pierre*, au retour de ses travaux, oubliera ses fatigues et améliorera son esprit en lisant, non plus *Mathieu Lœnsberg* ou le *Petit-Poucet*, mais quelque bon livre sur l'agriculture, ou le récit de quelque trait de patriotisme héroïque de nos pères ! Allons jusqu'au bout. Me diras-tu que *Gros-Pierre* est insensible à la peinture ?

Moi. — Voyons la peinture de M. *Gros-Pierre* ?... elle doit être à la hauteur de sa littérature.

Jean Raymond. — Gageons encore que *Gros-Pierre* a dans sa hutte quelque grossière enluminure.

Moi. — Parbleu ! Le *Juif errant*. *Geneviève de Brabant*, ou *Cambromme* criant aux Anglais : *La garde meurt et ne se rend pas !* tel est le musée de prédilection de M. *Gros-Pierre* ! Voilà sa galerie... voilà son Louvre... voilà les Titians, les Rubens, les Raphaëls à la portée des yeux hébétés de M. *Gros-Pierre* !

Mme Raymond. — Hélas ! monsieur Duplessis, c'est que le pauvre *Gros-Pierre* n'a pas plus de choix entre Raphaël et la grossière enluminure de *Geneviève de Brabant*, qu'il n'a de choix entre son pain noir et une table recherchée.

Jean Raymond. — De même qu'il a faim et qu'il satisfait sa faim avec du pain noir, de même *Gros-Pierre* a le goût, l'instinct de la peinture, et, faute de mieux, il le satisfait avec le *Juif-Errant* ou *Geneviève de Brabant*.

Moi. — De sorte que nous nous passerons la fantaisie d'un musée dans chacune des 44,000 communes de France, pour la plus grande édification et jubilation artistique de MM. *Gros-Pierre* et compagnie... C'est très curieux et surtout peu dispendieux, comme vous voyez.

Jean Raymond (souriant à Albine). — Comme ce méchant Fernand est railleur ce soir, madame ! Cependant, je veux tâcher de le confondre, ce qui me sera facile, car au fond il est de mon avis, j'en suis certain... Mais il se dévoue en ce moment à l'un des plus utiles devoirs de l'hospitalité... ; il contredit, parce que la contradiction alimente merveilleusement la causerie.

Moi. — Pas du tout. Je me moque très sérieusement (hospitalité à part) des quarante-quatre mille musées de M. *Gros-Pierre*.

Jean Raymond. — Eh bien ! oui, chaque commune serait musicienne, puisque le maître d'école enseignerait la musique ; chaque commune lirait de beaux et bons livres, puisque chaque commune aurait sa bibliothèque...

Moi, riant. — Mais le musée... le musée !

Jean Raymond. — Et son musée aussi.

Moi, riant plus fort. — Bravo ! Jean, bravo ! C'est délicieux... j'attends le mot de la charade.

Jean Raymond. — Sais-tu ce que coûte un musée, tel que je le comprends, c'est à dire très suffisant pour donner le goût et la connaissance du beau dans les arts ? Il faut acheter une vingtaine de plâtres moulés sur les chefs-d'œuvre de la statuaire antique, et environ deux cents belles lithographies, d'après les meilleurs tableaux de l'école ancienne et moderne ; cela coûte de quatre à cinq cents francs au plus... J'ai vu un musée pareil dans l'usine que... (Mais Jean se reprit, en songeant aussi à son rôle de fils de marquis) dans l'usine considérable qu'un de mes amis dirigeait ; véritable petite commune, car il y avait là mille ou douze cents ouvriers... Eh bien, un grand nombre de ces braves gens, bien que leur éducation artistique eût été fort tardive, avaient fini par trouver un noble et vrai plaisir, aux heures de leur repos, à contempler ces chefs-d'œuvre, dont on leur avait peu à peu donné l'intelligence.

Moi. — J'admets cela. M. *Gros-Pierre* sera musicien, M. *Gros-Pierre* aimera lire les beaux livres, M. *Gros-Pierre* sera sensible aux choses de l'art ! Sais-tu ce qui arrivera ? Voici. Demain je dis à M. *Gros-Pierre* : — La terre est humide, il faut aller au labour. — Pardon, — me répondra M. *Gros-Pierre*, — j'ai encore à lire un acte d'*Athalie*. — Ou bien : — Mon garçon, voici le temps de la fenaison, il faut se hâter, la pluie menace. — Pardon monsieur, — me répondra M. *Gros-Pierre*, — j'ai à apprendre ma partie dans le chœur de *Mosé*, que nous chantons ce soir. — Ou bien : — Mon garçon, mes semailles pressent, vite au semoir. — Pardon, monsieur, — me répondra M. *Gros-Pierre*, — je désire aller encore ce matin à notre musée de la Riballière, pour jeter un nouveau coup-d'œil sur la *Vénus Callipège* qui m'intéresse fort, et dont j'ai, je crois, l'intelligence. — Allons, mon cher Jean, sornettes et chimères que tout cela ; ma bonne grand-mère avait raison. Il y a dans ce monde deux classes de gens, les gens bien élevés et ceux qui ne le sont pas du tout ; les gens heureux et les malheureux. Soyons charitables envers ceux-ci, la religion nous l'ordonne ; mais vouloir les élever à notre niveau par l'intelligence, cela fût-il possible, que rien ne serait plus dangereux : tout ordre, toute subordination disparaîtrait.

Jean Raymond. — Erreur... Tu conviendras, n'est-ce pas, qu'à l'heure qu'il est, *Gros-Pierre* labouré la terre, l'ensemence et fane les foins ; puisqu'il lui faut avant tout travailler pour vivre ?

Moi. — Ne vas-tu pas de cela glorifier M. *Gros-Pierre* ?

Jean Raymond. — Nullement. *Gros-Pierre*

accomplit son devoir : tout homme doit travailler pour vivre ; mais, selon toi, *Gros-Pierre* se croirait moins obligé de travailler pour vivre, et ainsi deviendrait moins bon travailleur, parce qu'en suivant sa charrette il chanterait d'une voix juste quelque beau chant poétique et populaire, au lieu de glapir d'une voix fausse une stupide complainte, ou un couplet obscène ? Selon toi, *Gros-Pierre* deviendrait un fainéant, parce qu'au lieu de charmer ses yeux par d'informes enluminures, clouées dans sa hutte, il aurait habitué sa vue à l'admiration, à la jouissance des belles choses ? Selon toi, enfin, *Gros-Pierre* deviendrait un mauvais sujet, un insolent, parce qu'au lieu d'aller s'abrutir au cabaret le dimanche, il s'en irait seul, ou avec quelques amis, sous quelque bel ombrage, pour lire de bons livres, et parce que le soir il chanterait en chœur comme les laboureurs allemands ? en un mot, selon toi, *Gros-Pierre* te sera redoutable, parce qu'il aura éclairé son esprit ? amélioré son cœur ? parce qu'il vivra par l'âme, enfin ! utilisant ainsi les aptitudes que Dieu a mises en toutes ses créatures ?

Moi. — Certes, j'aurai peur et très grand peur de M. *Gros-Pierre* du moment où il rougira de sa condition, et trouvera fort étrange d'être valet de charrette, tandis que je suis maître du château de la Riballière.

Jean Raymond. — Crois-tu d'abord que, tout ignorant, tout abruti qu'il soit, *Gros-Pierre* ne compare pas ses haillons à tes habits ? ses mains rudes... à tes mains blanches ? son taudis à ton château ?

Moi. — Soit ; mais du moins, *Gros-Pierre* se dit : « C'est comme cela, il faut apparemment que ça soit comme cela ! il n'en saurait être autrement. Je suis fait pour vivre et mourir dans une hutte, de même que M. Duplessis est fait pour habiter un château... » Mais que demain, *Gros-Pierre* devienne monsieur *Gros-Pierre*, de par le développement de son âme et de son esprit, il se dira : « Au fait, pourquoi donc ne serais-je pas, moi, châtelain tout aussi bien que Duplessis ? Est-ce qu'après tout je ne le vaudrais pas ? »

Jean Raymond. — Mon pauvre Fernand, nous ne nous entendons plus ; le raisonnement que tu prêtes à *Gros-Pierre*, éclairé, c'est-à-dire moralisé, est un raisonnement de sauvage ; par cela même que l'intelligence de *Gros-Pierre* se développera, il comprendra justement que pendant longtemps encore, il y aura, sans doute des inégalités des fortunes et des conditions... Mais, je l'avoue, *Gros-Pierre* se dira en même temps : — que si un petit nombre peut jouir du *superflu* en toute sécurité, il est souverainement juste que le plus grand nombre soit à même de gagner, par son travail, le *nécessaire*, c'est-à-dire le pain du corps et celui de l'esprit pour soi et pour les siens. Ainsi, éclairer *Gros-Pierre* sur ses droits,

c'est l'éclairer aussi sur ses devoirs ; en un mot, mon cher Fernand, dire que le développement de l'intelligence du peuple est redoutable, c'est-à-dire qu'il faut vouer le peuple à une éternelle et avilissante ignorance... (*S'animant*) c'est prétendre qu'il faut tuer l'âme pour mieux asservir le corps ! c'est prétendre qu'il est habile de laisser végéter des pauvres créatures dans l'ignorance d'elles-mêmes afin de n'avoir pas à compter un jour avec leurs droits ? C'est enfin prétendre, comme je ne sais quels exécrables politiques, que pour dominer impunément une nation, il faut abrutir le peuple par l'ignorance, l'énerver par les privations, et endormir les classes plus éclairées dans les égoïstes jouissances du bien-être matériel... Non, non, Fernand, je connais ton bon et loyal cœur, et je te dis que tu penses comme moi. Oui, Dieu a doué notre âme d'instincts, de besoins, de desirs encore plus impérieux que ceux du corps ; et méconnaître ou étouffer ces aspirations divines, c'est un crime. (*Avec véhémence*). Oui, et surtout s'il est calculé, c'est un crime odieux... un crime infâme !

Jean s'était animé peu à peu, sa voix vibrait à la fois pénétrante et sonore, son regard brillait, ses joues pâles s'étaient vivement colorées. Albine, depuis quelques instans, ne le quittait pas des yeux, et semblait suspendue à ses lèvres.

Voulant couper court à une conversation qui, pour tant de raisons, me remplissait d'inquiétude, je m'approchai vivement de Mme Raymond, au moment où Jean finissait de parler, et m'adressant à elle :

— Mon Dieu, madame ! voyez donc comme Jean s'anime... ; la rougeur fiévreuse de ses joues... Ah ! nous avons été bien imprudens de lui permettre de descendre ce soir.

Je ne croyais pas être prophète. Soudain, Jean, qui en parlant, s'était assis sur la causeuse, au lieu de se tenir couché, parut en proie à une violente oppression, se rejeta en arrière, pâlit beaucoup, étouffa un gémissement douloureux en portant son mouchoir à ses lèvres ; presqu'au même instant ce mouchoir fut rougi de sang.

— Mon fils ! — s'écria Mme Raymond en s'élançant vers Jean, qui fermait les yeux et perdait tout sentiment.

J'observai attentivement ma femme, pendant que Mme Raymond et Charpentier s'empresaient autour de Raymond ; Albine, en proie à une vive émotion, avait les yeux humides de larmes.

Je m'approchai d'elle et je lui dis presque durement :

— Votre place n'est pas là. Ce spectacle fait mal. De grâce retirez-vous. Je vais aider à transporter Jean chez lui.

Ce que je fis, et je laissai bientôt Jean moins

souffrant et plus calme entre les mains de sa mère et de Charpentier.

XLI.

Albine à Hermance.

Hermance, depuis mon mariage, c'est à dire depuis que je suis à la Riballière, j'avais dormi d'un pesant sommeil, seulement mêlé çà et là de quelques rêves pénibles.

Depuis quelque temps je me suis éveillée ; je me suis retrouvée ce que j'étais autrefois ; j'ai eu conscience du passé, du présent..., je dirais presque de l'avenir..., et je suis inquiète.

Ecoute moi bien : Dans ma dernière lettre, je t'ai dit l'espèce de torpeur où je m'étais résolue, ou plutôt résignée à vivre, matériellement heureuse, m'efforçant de ne pas penser, de ne pas réfléchir, glacée, paralysée d'ailleurs par la présence de mon mari, que j'ai toujours craint et qui ne m'inspire ni confiance, ni sympathie. Aussi, avec ma timidité naturelle et mon habitude de me concentrer, de me replier sur moi-même, à la moindre répulsion, j'ai dû paraître stupide à M. Duplessis... Néanmoins, j'étais parvenue à un tel degré d'apathie, que j'acceptais mon sort. De graves événemens sont survenus : tout a changé.

Je te l'ai dit, nous ne voyions habituellement personne, cet isolement ne me déplaisait pas ; il y a quelque temps, M. Duplessis a reçu trois de ses amis, qu'il m'a dit être (remarque bien ceci : QU'IL M'A DIT ÊTRE) M. le marquis et Mme la marquise de Berteuil et leur fils ; ils devaient passer quelque temps ici, cela m'a d'abord semblé insupportable. M. le marquis me paraissait un homme froidement cruel, Mme la marquise une femme de beaucoup d'esprit, mais hautaine et moqueuse ; quant à son fils, je t'en parlerai plus tard.

Tu comprends, chère Hermance, qu'habituellement stupide avec M. Duplessis, la venue de ces étrangers devait m'abêtir davantage encore. La marquise n'était cependant pas malveillante pour moi, loin de là ; mais comme je la croyais fière et railleuse, je me tenais le plus possible à l'écart. Cependant, je remarquais que parfois elle me regardait avec une sorte de curiosité triste ou de désappointement pénible. Je t'expliquerai tout à l'heure ce mystère.

Il y a quelques jours, je me promenais rêveuse dans un coin écarté du parc, car... je rêve beaucoup depuis que je suis réveillée.

Au détour d'une allée, je vis la marquise, elle vint à moi et me dit :

— J'étais allée tout à l'heure dans votre appartement, ma chère madame Duplessis, afin de vous prier de m'accorder quelques momens d'entretien ; je suis heureuse de vous rencon-

trer ici. Voulez-vous que nous causions en nous promenant ?

— Oui, madame, — dis-je, assez surprise et curieuse de savoir à quel propos la marquise avait à causer avec moi.

— Je vous prie d'abord, ma chère madame Duplessis, — reprit-elle affectueusement, — de n'attribuer qu'au vif intérêt que vous m'inspirez ce qu'il y aura peut-être de singulier dans ce que je vais vous dire... Et puis, — ajouta-t-elle de sa voix douce et pénétrante, — je pourrais être votre mère... ; permettez-moi donc de vous parler en toute confiance...

— Je vous écoute, madame, — lui dis-je, touchée de son accent de bonté, et me sentant déjà plus à l'aise avec elle, car, tu le sais, je suis tout abandon ou toute réserve.

— Et vous me répondrez en toute sincérité ?

— J'ai l'habitude, madame, de me taire... ou de dire la vérité...

— Oui, je sais que vous êtes un noble cœur ; je vous connais mieux et plus que vous ne le pensez.

— Vous, madame !...

— Certainement, voilà pourquoi j'ai pour vous tant de sympathie...

— Je vous ai pourtant fort peu vue depuis votre séjour ici, madame la marquise.

— Aussi n'est-ce pas d'ici que date la connaissance que j'ai de vos mérites ; voilà pourquoi je suis si surprise, je devrais dire si chagrine... de vous voir si peu semblable à vous-même.

— Je ne comprends pas... ce que vous voulez me dire, madame la marquise...

— Tenez, ma chère enfant... Eh bien ! oui, j'ai dit ma chère enfant... qu'est ce que cela vous fait ? — ajouta-t-elle avec tant de charme, que je me sentis tout attendrie. — Dites-moi ? Vous êtes intimement liée avec mademoiselle Hermance de Villiers, n'est ce pas ?

— Oui, madame, c'est ma cousine, ma seule, ma meilleure amie.

— Vous avez souvent vu chez sa mère Mme d'Amberville ?

— Oui, madame... très souvent.

— Avez-vous quelquefois entendu Mme d'Amberville parler d'une de ses amies... nommée Mme Raymond ?

— Oh ! beaucoup, madame... Mme d'Amberville disait, à Hermance à moi, tant de bien de cette dame, elle nous la peignait comme une femme si supérieure aux autres femmes, et nous racontait d'elle des traits si beaux, qu'Hermance et moi, quand nous voulions désigner entre nous une femme de rare mérite, nous disions : *C'est une madame Raymond...* ou bien : *Que veux-tu !... tout le monde ne peut être une madame Raymond.*

— Voilà qui devient très embarrassant pour

moi, — dit la marquise en souriant, je ne sais plus maintenant comment me tirer de là...

— Que dites-vous ? madame la marquise ?

— D'abord, ma chère enfant, il ne faut plus m'appeler *madame la marquise*, il m'en coûte trop de vous tromper ; je vous demande votre confiance, ne dois-je pas vous témoigner la mienne ? En un mot, je ne suis ni marquise ni Mme de Berteuil.

— Mon dieu, madame, de grâce, expliquez-vous.

— Vous avez tout-à-l'heure dit tant de bien... de Mme Raymond, que j'hésite à vous avouer que Mme Raymond...

— Achevez, madame.

— C'est moi.

Tu comprends, Hermance, mon saisissement à ces mots : j'aurais dû la reconnaître à la beauté qu'elle a conservée à son âge. Car il n'y a pas deux femmes au monde capables d'être aussi jeunes en ayant un fils du même âge que mon mari. Figure-toi que ses cheveux sont admirables, ses dents aussi belles que les tiennes, son teint aussi frais, aussi uni que le tien, et, quant à sa taille, quoi qu'elle ait les plus belles épaules du monde, je n'aurais pas mis ses robes quand j'étais mince. (Et, entre nous, je suis un peu en train de le redevenir... mince.)

Ma première stupeur passée, je repris :

— Vous, madame ? vous, madame Raymond ? Mais Mme d'Amberville nous disait que vous étiez veuve ?

— Le prétendu M. de Berteuil n'est pas mon mari ; il ne s'appelle pas de Berteuil. C'est un ami dévoué, le meilleur, le plus loyal des hommes, qui a sauvé la vie de mon frère, et a pris paternellement soin de mon fils pendant que j'étais en prison... Maintenant, chère enfant, voici en deux mots pourquoi j'ai pris un faux nom, un faux titre et... un faux mari... Mon fils, moi et M. Charpentier notre ami, nous sommes forcés de fuir et de nous cacher... Ce conspirateur que l'on poursuit et dont votre préfet a apporté l'autre jour le signalement... c'est mon fils.

— Grand Dieu ! madame.

— C'est à la générosité de votre mari que nous devons cette hospitalité qui nous sauve... générosité d'autant plus grande, que M. Duplessis est, en politique, d'une opinion opposée à celle de mon fils. C'est vous dire quelle inaltérable reconnaissance nous avons vouée à M. Duplessis.

— Ah ! madame, je frissonne encore à ce souvenir... Votre fils... Mon Dieu ! quel courage il vous a fallu, ce matin, pour paraître si indifférente, si gaie même... Et, maintenant, je comprends tout, ces cruautés, ces exterminations dont parlait votre prétendu mari ? C'était un moyen de détourner les soupçons du préfet.

— Oui, ma chère enfant, voilà notre secret.

Juge, Hermance, de ma surprise, de ma joie : voir enfin et avoir chez moi cette fameuse Mme Raymond que nous admirions tant ! De ce moment, ma timidité disparut et fit place à une tendre déférence ; car jamais la véritable supériorité ne m'impose ni ne me trouble : je la sais indulgente ; aussi m'inspire-t-elle confiance.

— Je regrette beaucoup, madame, — dis-je à Mme Raymond, — que M. Duplessis se soit assez méfié de moi pour m'avoir caché qui vous étiez... Que d'heureux jours perdus pour moi depuis que vous êtes ici.

— Si aimable que soit à mon égard le reproche que vous adressez à votre mari, ma chère enfant, — ajouta Mme Raymond en souriant avec bonté, — je vous déclare que je prendrais le parti de M. Duplessis contre vous...

— Vraiment, madame ?

— C'est justement au sujet de votre mari que je viens vous gronder.

— Me gronder ?

— Oh ! très fort, et presque justifier M. Duplessis de ne vous avoir pas mis dans notre confidence.

— Après tout, madame, vous avez raison : je n'ai pas le droit de me plaindre : mon mari a de moi une si triste opinion...

— Et à qui la faute ? pauvre enfant ; n'est-ce pas à vous ? Mme d'Amberville, dont je vous ai parlé, qui vous a souvent rencontrée chez Mlle Hermance, est depuis longtemps mon amie. C'est une femme d'un grand sens, d'un jugement exquis. Aussi, l'ai-je crue, et j'ai dû la croire, lorsqu'elle vous peignait à moi comme une jeune personne extrêmement distinguée, et dont l'esprit valait le cœur.

— Madame...

— Oh ! ne faites pas de modestie, ce sont justement vos qualités que je veux invoquer contre vous.

— Et pourquoi cela, madame ?

— Parce que, par une bizarrerie inconcevable qui m'a causé autant de surprise que de chagrin, vous semblez prendre à tâche de cacher à votre mari tout ce que vous valez ; ou vous restez ordinairement silencieuse, ou vous répondez à peine par monosyllabes ; vous paraissez engourdie, appesantie, indifférente à tout et à tous. Que vous dirai-je, votre physionomie est à cette heure, en causant avec moi, mobile, animée, expressive, charmante, je dirais presque méconnaissable, si je la compare à l'air insouciant et morne que je vous ai vu jusqu'ici.

— Votre intérêt pour moi, madame, est si sincère, que je vous dois toute la vérité... Eh bien ! oui, mon mari me croit stupide, et je ne me sens pas le moins du monde envie de le désabuser. Du premier jour où je l'ai vu... il m'a imposé... presque glacée. En un mot, je me suis sentie sottée... en sa présence... ; sottée

je suis restée... ; et sottée je resterai sans doute toujours à ses yeux... ; je ne trouve rien à lui dire, c'est plus fort que moi.

— Mais M. Duplessis est aimable, il cause à merveille, son cœur est bon, son extérieur agréable, il se montre rempli d'égards pour vous ?

— Je n'ai pas plus à me plaindre de M. Duplessis, madame, qu'il n'a, je crois, à se plaindre de moi ; il mène la vie qui lui plaît, je m'accommode de tout, je ne le contredis jamais, je surveille de mon mieux sa maison, je soigne sa santé, je l'accompagne dans ses tournées d'agriculture, le soir je fais sa partie de billard ; il a consenti à ne jamais mettre les pieds dans ma chambre... depuis le lendemain de mon mariage ; il ne me refuse rien de ce qui peut augmenter mon bien-être ; il va, au contraire, en cela, au devant de mes desirs ; aussi, je vous l'avoue, madame, pourvu que j'aie toutes mes aises, un bon fauteuil, un diner délicat, et que je me couche de bonne heure, car mon meilleur temps est encore celui où je dors, le temps se passe... Ce n'est pas, si vous voulez, le bonheur, c'est un peu vivre comme ce pauvre Gros-Pierre, dont vous preniez si généreusement le parti l'autre soir, madame ; mais que voulez-vous, à défaut de bonheur, je me contente de quelque chose de calme, de négatif comme le sommeil.

A mesure que je lui parlais, je voyais une impression pénible se peindre sur le visage de Mme Raymond. Cela commença par l'expression d'un touchant intérêt, qui fit peu à peu place à une pitié si douloureuse, que je vis les yeux de Mme Raymond se remplir de larmes.

Après un moment de silence, elle parut regretter, et vouloir dominer son émotion et me dit :

— Mon enfant, vous allez chaque jour à la messe ?

— Oui, madame.

— Pour qui priez-vous ? que demandez-vous à Dieu ?

— Je lis ma messe comme elle est dans le livre... ; voilà tout.

— Et dans vos promenades... ; lorsque vous parcourez vos métairies... ; vous devez avoir souvent sous les yeux le tableau d'un grand nombre de misères, car le pays paraît pauvre ?

— Oh ! oui, il y a souvent ici d'affreuses misères !

Cela vous serre, vous brise le cœur, je n'en doute pas ?

— Le spectacle de la misère m'est pénible... ; mais moins qu'il ne me l'était autrefois. Cela me blesse maintenant plus les yeux que le cœur... ; aussi, je tâche de chasser ce triste tableau de ma pensée... Il me gêne comme un remords... ; car je sais ce que je devrais fai-

re... Je vous l'ai dit, madame, je n'ai plus de courage à rien.

— Vous aimez beaucoup les fleurs, j'en vois partout dans votre appartement ?

— Oui... je les aime beaucoup.

— Mais seulement pour leur parfum, pour leur coloris ?

— Sans doute, madame ; peut-on les aimer pour autre chose ?

— Nous y reviendrons... dites-moi, mon enfant, vous avez ici une bibliothèque, M. Duplessis me l'a montrée ?

— Je n'y mets jamais les pieds... ; la lecture fait penser... ; et je vous l'ai dit, madame, j'aime mieux ne pas penser...

— M. Duplessis s'occupe beaucoup de lecture ?

— C'est son goût favori.

— Vous ne le partagez pas ?

— Cela ne m'intéresse aucunement.

— Pauvre chère enfant, — me dit Mme Raymond en secouant la tête avec un accent de tendre compassion, — si pauvre au milieu de tant de trésors !

— Quels trésors, madame ?

— Quels trésors ! — s'écria Mme Raymond d'un ton de doux reproche ; — adorer Dieu, non dans un livre ou dans une église, mais dans la nature ; aimer, secourir ceux qui souffrent ; étudier les mystères qui font naître et vivre les fleurs ; avoir sous main, tous les poètes, tous les penseurs du monde, n'avoir qu'à leur dire : Venez, et dites-moi vos plus beaux vers, vos plus nobles pensées... ; puis se reposer de cet envirement de l'esprit dans l'intelligente admiration de la fécondité de la terre nourricière qui rend à l'homme, en richesses, ce qu'il lui donne en labeurs ;... les voilà, ces trésors délaissés par vous, pauvre enfant ! et c'est auprès d'eux que vous sommeillez, engourdie par le bien-être et glacée par l'ennui !

— Hélas ! madame, que demain je suive vos conseils, et la vie, qui m'est indifférente, me deviendrait odieuse.

— Que dites-vous.

— Eh bien ! soit, madame, je suis vos conseils. Au lieu de lire machinalement ma messe et de me courber sans savoir pourquoi devant un prêtre vêtu de noir, j'élève mon âme vers le créateur de la nature ; — au lieu de détourner mes regards du triste spectacle de la misère, je me rapproche des infortunés, j'esuie leurs larmes, je les console, je les secoure, je les aime ; je ne végète plus dans l'indolence et dans l'oisiveté, j'étudie d'un œil ravi les merveilles de la floraison des fleurs, j'abandonne mon esprit au ravissement des chefs-d'œuvre de la pensée, je comprends et j'admire les prodiges de la création... Je retrouve enfin toute la plénitude de ma vie ; car je vis, si cela se peut dire, par tous les pores : je ressens des élans passionnés envers Dieu.

Charité, science, poésie, contemplations infinies... ; mon cœur déborde. mon intelligence s'exalte ; je m'écrie : O grandeur de Dieu !... ineffables douceurs de la charité, trésors de la pensée, merveilles de la création, que vos joies sont saintes et pures ! Oui, oui, je pense cela ! je l'éprouve, le cœur palpitant, gonflé de tendresse, les yeux noyés de larmes d'enthousiasme. Mais, hélas ! ma voix se perd dans le silence... ; personne ne me répond. Je regarde autour de moi... seule, toujours seule... Ah ! madame croyez-moi... et plaignez-moi. Je suis sans doute une créature bizarre, déraisonnable ; mais dès que ma pensée travaille, dès que je réfléchis et que je compare, je ressens trop douloureusement l'isolement auquel je suis à jamais condamnée... ; Non, non, mieux vaut se taire que de parler seule... ; mieux vaut dormir que de veiller pour désirer, regretter et souffrir...

— Regretter, désirer, souffrir ? s'écria Mme Raymond en me prenant la main qu'elle serrait tendrement ; que me parlez-vous de souffrir ? Si vous faites le bien, si votre conscience est glorieuse ! si votre nom est béni, si votre intelligence s'agrandit chaque jour ! Que me parlez-vous d'isolement, pauvre enfant ? Quoi ! isolée au milieu des infortunés, qui baiseraient vos mains et dont vous serez la providence ! isolée au milieu de ces fleurs qui vous diront leurs secrets ! isolée au milieu de ces livres, voix immortelles de tous les génies du monde ! isolée au milieu des bois, des prés, des champs, merveilleux tableaux, toujours nouveaux, toujours animés ! isolée, lorsqu'à chaque instant du jour vous êtes en communion avec Dieu, en élevant vers lui votre âme ! épurée, sanctifiée par le sentiment du bien, du juste et du beau !... Non, non, faiblesse, exagération que tout cela, mon enfant !

— C'est de la faiblesse, je l'avoue, madame, — dis-je à Mme Raymond, interdite par l'expression sérieuse, presque sévère de son visage, — mais non de l'exagération... Vous m'avez demandé la vérité, je vous la dis...

— Chère enfant, — reprit Mme Raymond d'un air attendri, et regrettant sans doute la vivacité de ses paroles. — pardonnez-moi si je vous ai blessée... Dieu sait si tel était ma pensée...

— Oh ! je le crois, madame...

— Qu'est-ce que je veux, en vous parlant ainsi ? tâcher de vous rappeler à vous-même, à votre élévation naturelle, et vous rendre aussi profitable mon séjour chez vous... ; car demain, peut-être... qui sait... nous serons peut-être forcés de quitter cet asile.

— De grâce, madame, n'ayez pas cette pensée...

— Je ne veux pas vous effrayer, chère enfant... ; je veux seulement vous faire compren-

dre mon insistance à vous tirer d'une voie mauvaise... fatale et sans issue...

— Oui, sans issue...; et c'est cela qui m'accable...

— Et c'est cela qui devrait relever votre courage. Tenez, mon enfant, je le vois; comme tant de jeunes filles, vous êtes mariée... parce que l'on vous a mariée...; quoique votre mari semble assez bien doué pour inspirer mieux que de l'indifférence. Mais, enfin, j'admets que sa longue expérience du monde, que le sérieux de son esprit, que d'autres raisons sans doute que j'ignore, vous aient jusqu'ici imposé, refroidie; j'admets encore qu'entre ses penchans et les vôtres, entre votre caractère et le sien, il y ait sinon antipathie, du moins peu de rapports; j'admets enfin que vous préféreriez un morne sommeil au chagrin; mais où cette blâmable apathie vous conduirait-elle?

— Je ne sais.

— A la fin de chaque jour, quels souvenirs doux et bons au cœur pouvez-vous évoquer?

— Aucun... J'ai hâte de m'endormir.

— Et vous appelez cela vivre?

— Hélas! non.

— Savez-vous où cela vous mènerait de continuer à végéter ainsi? Ou à l'idiotisme, ou au désespoir.

— Je le crois madame.

— Ce que vous appelez votre sommeil aura croyez moi, tôt ou tard un réveil, un réveil désastreux peut-être. Songez-y donc, vous n'avez pas dix-neuf ans. Non, non, le suicide moral est un crime. Il faut donc vivre! oui, activement, énergiquement vivre par le bien et pour le bien. Donée comme vous l'êtes, vous n'avez pas le droit d'enfourer vos qualités dans une inertie stérile! Non, Dieu vous les a données pour le bonheur des autres et pour le vôtre. Allons, mon enfant, courage; réveillez-vous, courage!... au devoir! au devoir! Dans son accomplissement, vous trouverez de nouvelles forces, de grandes, de pures jouissances... Courage! avec le contentement de soi vient toujours l'indulgence... Ce qui aujourd'hui, à tort ou à raison, vous choqué chez votre mari... aura votre pardon. Mieux que cela... en vous transformant ainsi, vous inspirerez à votre mari une si haute estime, une si tendre admiration, que vous le verrez à vos pieds... tel que l'avez rêvé, peut-être, et votre âme ne sera plus seule...

— Oh! merci, madame, — m'écriai-je ranimée, relevée par les chaleureuses paroles de Mme Raymond. — Oui, je suivrai vos conseils... Oui, vous dites vrai... Vous me rendez à moi-même. Depuis longtemps j'étais inerte, glacée, comme si mon sang se fût arrêté dans mes veines...; et, à votre voix, il me semble que la chaleur m'est revenue au cœur... Ah! vous êtes mon ange sauveur.

Et je ne pus m'empêcher de m'écrier avec amertume :

— Pourquoi n'ai-je pas une mère telle que vous? Bien des chagrins m'eussent été épargnés... Pourtant, ma mère est bonne et tendre; mais hélas! elle ne comprend rien à mon cœur... c'est ma faute sans doute.

— Oui, ce doit être votre faute, chère enfant; votre mère se sera trompée peut-être dans sa manière de vous aimer. Il y a tant de manières d'aimer sa fille; eh bien! en son absence, je veux la remplacer auprès de vous.

— Oh! combien vous êtes bonne.

— Vous m'obéirez?

— Avec bonheur, avec reconnaissance!

— Eh bien, demain matin, à l'heure où vous

allez à la messe, venez me prendre chez moi; nous commencerons ainsi la journée, et vous verrez que je ne suis pas mauvaise conseillère, — me dit Mme Raymond en se levant et me tendant sa main, que je serrai avec une pieuse gratitude. — Dès que je verrai M. Duplessis, je lui dirai que je vous ai confié notre secret... que je vous ai fort grondée de votre apathie... qu'il aurait dû combattre... au lieu de la tolérer, si même il ne l'encourageait pas... ce dont je le blâmerais fort; et il m'écouterait, car, croyez-moi, mon enfant, c'est un homme de cœur et de bon sens... Il a peut-être ses travers; mais je vous l'ai dit, transformez-vous, et vous le transformerez; puis, enfin, vos deux existences sont à jamais liées l'une à l'autre; aidez-vous soutenez-vous dans cette voie du bien que je vous indique et que la richesse vous rend du moins facile, tandis que pour tant d'autres déshérités, mon enfant, la misère, l'ignorance, l'abandon, sèment à chaque pas cette voie de dangereux écueils!

Telle a été ma conversation avec Mme Raymond, ma chère Hermance. Je ne puis t'exprimer le bien qu'elle m'a fait; j'ai senti mes forces renaître! j'ai eu honte de l'abaissement, de l'abrutissement où je me plongeais comme à plaisir; en un mot, ainsi que je te l'ai dit, je me suis réveillée ton Albine d'autrefois.

Je suis obligée d'interrompre cette lettre, qui sera très longue. A bientôt.

XLII.

Albine, à Hermance. (SUITE.)

J'avais interrompu ma lettre, chère Hermance, je la continue.

Je t'ai dit en commençant que Mme Raymond avait un fils qu'elle adore, et dont elle est adorée.

La première fois que j'ai vu M. Jean Raymond, il était encore très souffrant (j'ai su de-

puis par sa mère qu'il avait été grièvement blessé en duel). Quoique cette particularité me fut inconnue lors de notre première rencontre, sa physionomie, un peu souffrante, avait une expression à la fois si noble, si douce, que j'en ai été saisie; je m'attendais à trouver une toute autre apparence à M. Jean, voici pourquoi :

Mon mari, en m'annonçant que je verrais le fils de la prétendue marquise de Berteuil le soir même, m'avait parlé de lui avec une insistance et des contradictions singulières, le traitant tantôt bien, tantôt mal, commençant par me dire d'un air assez moqueur que son ami était beau comme un héros de roman, mais que certaines personnes lui trouvaient l'air dur et commun; c'était enfin un homme d'un caractère généreux et élevé; il adorait sa mère, mais il se dégradait en plaçant son affection sur d'indignes créatures...

Le sens de ce dernier reproche ne m'ayant pas paru très clair, je priai M. Duplessis de mieux s'expliquer; il s'y refusa en me louant de ma candide ignorance, et ajouta seulement que M. Jean Raymond traitait les femmes avec un profond mépris, et qu'il avait d'elles la plus mauvaise opinion.

Ces contradictions de mon mari, son air embarrassé en me parlant de son ami, d'un ton moitié aigre, moitié bienveillant, me donnèrent à penser qu'il le jalousait... A propos de quoi? Je l'ignorais.

Je t'ai dit ma stupidité habituelle en présence de M. Duplessis, et combien peu je me sentais expansive avec lui; aussi, loin d'oser lui témoigner la surprise que me causait sa manière de me parler de son ami, et l'espèce de curiosité qu'elle m'inspirait, je me tus, me bornant à répondre par oui et par non, selon ma coutume.

J'oubliais de te dire que M. Duplessis m'avait, à plusieurs reprises, recommandé d'être très réservée avec M. Raymond; de plus, le jour où je devais voir celui-ci pour la première fois, mon mari s'était imaginé de me donner, à propos de ma toilette, certains conseils d'où j'aurai qu'il désirait, ce jour-là, me voir, autant que possible, mise à mon désavantage.

A quoi bon ces petits manèges, ces petites faussetés? Je l'ignorais. Mais elles avaient eu pour conséquence de me donner une très grande envie de voir M. Jean Raymond.

Il vint donc; sa vue me causa l'étonnement que je t'ai dit. Ce soir-là, on causa beaucoup. Grâce à la présence de mon mari, dont les yeux ne me quittaient presque pas, et à la timidité que m'inspirent toujours les étrangers, je fus encore plus sotte qu'à l'ordinaire. J'osais à peine prononcer quelques paroles, mais j'écoutais, j'observais, et surtout je réfléchis beaucoup.

Le hasard amena la conversation sur un sujet à la fois grave et touchant. M. Jean, sa mère et M. Charpentier (il avait d'abord passé pour le marquis de Berteuil) soutenaient qu'il était inhumain, odieux, de laisser une foule de malheureux vivre presque aussi brutis que des bêtes, au lieu de développer chez eux l'aptitude aux jouissances de l'art et de la pensée, dont Dieu a doué indistinctement toutes ses créatures.

Je te dis là, en quelques mots, le sujet de l'entretien; il me faudrait une éloquence que je n'ai pas pour t'exprimer avec quelle élévation, avec quel profond sentiment d'humanité M. Jean et sa mère soutenaient leur opinion; je les écoutais tous deux avec ravissement, je dirais presque avec fierté; il me semblait qu'ils me révélaient mes propres pensées, tant je sympathisais avec les leurs.

M. Duplessis soutenait une opinion contraire à celle de son ami, l'attaquant souvent avec esprit et ironie, mais presque toujours avec une amertume mal dissimulée; tandis que M. Jean ne cessa pas de se montrer d'une cordialité charmante; l'on voyait d'ailleurs que ce n'était ni l'envie de discuter, ni le besoin d'imposer ses idées, ni la vanité de paraître éloquent, qui l'animaient dans cet entretien; non, tout ce qu'il disait était à la fois si simple, si généreux, si naturellement exprimé, que l'on sentait, si cela se peut dire, son cœur battre dans chacune de ses nobles et touchantes paroles...

Et puis, il a une voix... je n'ai jamais entendu de voix pareille; quoique mâle et vibrante, elle a parfois des inflexions d'une douceur, d'une tendresse indéfinissable; elle contraste d'autant plus avec sa physionomie énergique, et son geste parfois un peu brusque, surtout lorsque l'indignation l'emporte: ainsi il avait à peu près résumé son opinion par ces mots que j'ai retenus :

« — Oui, Dieu a doué notre âme d'instincts, de besoins, de désirs encore plus impérieux que ceux du corps, et méconnaître ou étouffer ces inspirations divines... C'EST UN CRIME ODIEUX, C'EST UN CRIME INFAME! »

Non je ne saurais t'exprimer avec quel accent à la fois douloureux et révolté il a prononcé ces derniers mots, c'est un crime odieux, c'est un crime infâme. A demi couché jusqu'alors, il s'est redressé de toute sa hauteur, et, l'œil brillant, les joues colorées, la figure frémissante, il semblait flétrir d'un geste violent et accusateur, la pensée qu'il poursuivait comme indigne...

Je le regardais, partageant malgré moi la violence de son émotion, lorsque soudain je le vis pâlir, se renverser en arrière, avec l'expression d'une vive douleur, et porter vivement à ses lèvres son mouchoir qui presque aussitôt

devint rouge de rang : puis M. Jean s'évanouit.

Cela me fit mal. Mme Raymond courut à son fils. On le reconduisit chez lui. J'ai su depuis que les suites de sa blessure avaient causé ce grave accident.

Restée seule pendant que l'on transportait M. Jean chez lui, je réfléchis sur tout ce que je venais d'entendre. Ce fut une révélation pour moi. La conduite de mon mari m'apparut dans son véritable jour ; il m'avait engourdi dans le bien-être afin de me laisser dans l'ignorance de moi-même, et de n'avoir jamais à compter avec ces besoins de l'âme, qui, tu le sais, bien avant que je fusse mariée, se traduisaient pour moi, bien que mal, par cette pensée.

« — Voir dans le mariage la fête de ma jeunesse... avec un compagnon de mon âge et de mes goûts... »

M. Duplessis ne voulant ou ne pouvant répondre à ces instincts de mon cœur, a taché de les glacer, de les éteindre.

Je te l'avoue, Hermance, quoique l'égoïsme et la sécheresse de cœur de mon mari soient évidents, je ne ressentis aucune haine contre lui ; loin de là, je le plains en songeant aux continuelles anxiétés dont il doit être torturé ! Ne se trouve-t-il pas dans la bizarre position d'un homme qui ferait dépendre le repos, le bonheur de sa vie, du sommeil d'une autre personne ? et qui, les yeux fixés sur elle, épierait avec angoisse les moindres mouvemens de ses traits dans la crainte de la voir s'éveiller ?

Cette pitié fut si vraie, que, lorsque M. Duplessis revint me trouver en quittant son ami, et m'interrogea d'un air presque alarmé sur l'impression que m'avait laissée la conversation de la soirée, je le rassurai en le persuadant, par mes réponses, que je n'avais rien compris à des idées trop élevées pour moi ; alors aussi je me suis expliqué l'embarras, l'espèce de jalousie qui perçait à travers toutes les contradictions de mon mari, au sujet de M. Jean Raymond : il connaissait sans doute ses idées généreuses, et il voulait me mettre en défiance contre lui.

Quelques jours après la soirée dont je te parle, j'eus avec Mme Raymond le long entretien que je t'ai rapporté au commencement de cette lettre.

Tu l'as vu, cette aimable et charmante femme m'avait maternellement grondée de mon apathie... et, quoique je comprisse alors dans quel but M. Duplessis m'avait amenée à ce complet oubli de moi-même, j'essayai de résister aux conseils de Mme Raymond qui m'avaient d'abord enthousiasmée ! Loin de me donner du ressort, n'eût-ce été que celui de l'indignation, la découverte du secret mobile de la conduite de mon mari envers moi, m'avait anéantie et fait sentir plus impérieuse-

ment encore la nécessité de fuir à tout prix la pensée, la réflexion, et de végéter encore plus négativement que par le passé.

« — Songer au présent, envisager l'avenir dans sa douloureuse réalité, — me disais-je, — n'était-ce pas à devenir folle de chagrin, n'était-ce pas soulever dans mon cœur mille ressentimens haineux, impuissans contre l'homme à qui ma destinée est enchaînée ? » Grâce à Dieu, la persistance et l'irrésistible influence de Mme Raymond m'ont ranimée, m'ont relevée à mes propres yeux, et, après quelques nouveaux entretiens avec elle, mon stupide et morne abattement a fait place à l'espérance, et m'a inspiré la ferme résolution de chercher l'oubli d'un malheur irréparable dans l'accomplissement de grands devoirs.

« Destinée à vivre toujours avec votre mari, — m'a dit Mme Raymond, — vous devez tâcher de le transformer en vous transformant vous-même... (vaine espérance peut-être !) ou au moins de rendre plus supportable votre condition commune. »

C'avait été, tu le sais, ma pensée, après mon mariage. J'avais à peu près atteint ce but pour mon mari et pour moi, en vivant comme je vivais ; je vais donc maintenant tâcher d'arriver par des moyens différens à un résultat aussi élevé que l'autre était misérable, puisqu'au lieu de chercher le bonheur dans un stérile et honteux anéantissement de moi-même, je le chercherai désormais dans des actions généreuses...

Tu m'as déjà vu subir bien des métamorphoses, chère Hermance ; puisse celle-ci être la dernière, puisse-t-elle surtout être heureuse !

Je ne veux pas encore fermer cette lettre, car la présence de nos hôtes me rend plus difficile notre seul moyen de correspondance.

A. D.

XLIII.

(Suite du Journal.)

Ce matin, après déjeuner. Mme Raymond m'a prié de lui donner le bras pour aller visiter, m'a-t-elle dit, la vacherie neuve ; c'était un prétexte pour avoir un long entretien avec moi.

Cet entretien, le voici :

— Mon cher monsieur Duplessis, — m'a dit Mme Raymond lorsque nous fûmes à quelques pas du château, — j'ai cru devoir mettre votre femme dans notre confidence...

— Madame, c'est peut-être une imprudence.

— Ne craignez pas cela... J'ai eu, d'ailleurs, plusieurs raisons pour ne pas taire plus longtemps mon nom à Mme Duplessis. D'abord, — ajouta Mme Raymond en souriant, — il m'é-

tait désobligeant de voir mon pauvre ami Charpentier, l'objet de l'horreur de votre femme... qui le prenait pour un monstre de férocité... ; puis, entre nous, je n'étais pas non plus charmée de passer pour une sotte marquise fanatique des beaux temps de la féodalité... Enfin, — reprit Mme Raymond d'un ton sérieux et pénétré, — je voulais gagner la confiance de Mme Duplessis, et, pour cela, lui donner une preuve de franchise, en mettant terme à un mensonge dont cette chère enfant était dupe.

— Je vous avais dit, madame, pourquoi j'avais cru prudent de ne rien confier à ma femme... L'avenir prouvera, je l'espère, que je n'étais trompé dans mes prévisions.

— Je viens de vous dire, mon cher monsieur Duplessis, que j'avais désiré obtenir la confiance de votre femme... Savez-vous dans quel but ?

— Non, madame.

— N'êtes-vous pas frappé de l'indolente inertie où Albine est plongée ?... Je dis Albine, c'est une familiarité que mon âge autorise.

— Entre nous, madame, et au point de vue de la vie retirée que je mène, je préfère une femme engourdie à une femme... trop éveillée.

— Pourquoi cela ?

— Je trouve là... des garanties de repos, de sécurité pour moi, et aussi de bonheur pour ma femme.

— Vous croyez ?

— J'en suis certain.

— Vous êtes sûr qu'Albine est heureuse ?

— Heureuse... relativement ; de même que je suis heureux... relativement aussi... Qui est-ce qui est jamais complètement heureux selon ses vœux ?

— Que vous manque-t-il ? Vous avez une jeune femme charmante, pleine de cœur et d'esprit, oui d'esprit... de beaucoup d'esprit ; ne souriez pas d'un air incrédule, nous reviendrons tout à l'heure sur ce point...

— En attendant vos révélations, à ce sujet, je vous avouerai, madame, que j'ai vécu jeune, vite et beaucoup... ; or, moralement... j'ai le double de mon âge, et Albine n'a que dix-neuf ans...

— De sorte que trouvant votre femme trop jeune... et ne pouvant la vieillir...

— Je tâche à l'endormir, jusqu'à ce que l'âge ait donné à son esprit une maturité qui me rassure.

— Et vous croyez que c'est juste ? que c'est bien ce que vous faites là ?

— Mais... oui, madame...

— Vous ne vous dites jamais que cette jeune femme que vous refoulez sur elle-même, Dieu l'a prédisposée à tous les sentimens tendres, à toutes les jouissances du cœur ? Vous pensez avoir accompli vos devoirs d'honnête homme, parce que vous avez donné à votre

femme tout le bien-être matériel qu'une femme peut désirer ?... parce que vous avez pour elle les égards dus par vous à la femme qui porte votre nom ?

— Que puis-je lui donner de plus ?

— Elle ne se plaint pas, je me hâte de le déclarer ; non, car dans le long entretien que j'ai eu ce matin, avec elle, pas un mot de récrimination n'est sorti de ses lèvres.

— Vous voyez bien, madame ?.....

— Non seulement elle ne s'est pas plaint, mais elle vous a justifié de la croire sotte.

— Ah ! nous y voilà, madame, — dis-je en souriant. — Avouez, cependant, que je n'avais peut-être pas besoin de la justification de ma femme pour être absous... Depuis votre séjour ici, madame, vous avez dû la juger.

— Et c'est ce matin seulement que j'ai pu l'apprécier. Ah ! que n'étiez-vous là, monsieur ! Comme moi, vous auriez été charmé, attendri par cette parole à la fois si éloquente, si naïve et si sensée ! vous auriez été comme moi frappé de la délicatesse, quelquefois même de l'élévation de sa pensée. Oui, que n'étiez-vous là, vous seriez tombé à ses genoux ! comme vous y tomberez du jour où vous aurez su mériter qu'elle se révèle à vous.

— Vous parlez si sérieusement, madame, — m'écriai-je, — qu'il m'est impossible de ne pas vous croire... Et si je vous crois, il me faut donc accuser ma femme d'une incroyable dissimulation !

— De la dissimulation ! — me dit vivement Mme Raymond avec un accent de reproche. — Il sont donc dissimulés ceux-là qui restent silencieux et mornes devant la froideur ou le dédain ? Ils sont donc dissimulés ceux-là dont les lèvres restent muettes, plutôt que de mentir à leur cœur ? Accuser votre femme de dissimulation ! et de quel droit, monsieur ? Qu'avez-vous donc fait pour mériter sa confiance et son abandon ? Qu'avez-vous donc tenté pour qu'elle vous ouvre les trésors de son âme ? Et cette âme est grande, et belle, et pure, je vous l'atteste ! Ainsi, vous vous êtes dit, comme les évêques de je ne sais plus quel concile, qui n'aient aussi que la femme eût une âme : — « Bah !... pourvu qu'elle mange et qu'elle boive, qu'elle dorme, qu'elle ait chaud, qu'elle soit élégamment vêtue... je suis quitte envers elle ! L'âme, le cœur... Qu'est-ce que cela ! Chimères ! Préjugés ! Ce sont les poètes, les rêveurs, qui prétendent que Dieu a créé et doué chaque femme, pour connaître un jour les joies enivrantes, les célestes devoirs de l'amour partagés avec l'époux de son choix. Erreur ! Folie ! Combien de femmes le connaissent-elles, cet amour idéal ? Une sur mille peut-être ! Les autres sont-elles plus malheureuses pour mourir sans l'avoir jamais connu ce bonheur ? — Oui, monsieur, elles meurent, s'ignorant elles-mêmes, mais aussi meurent avec elles de